

Feuilleton du Pays du dimanche : Par un nuit d'hiver

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 78

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248918>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite)

Il me connaissait assez sous le rapport de la franchise pour ne pas douter de la vérité de mes renseignements. Muni de son jonc, il sortit, et s'en va surprendre mes godelureaux au moment de leur essor, les bidons pleins de riz, de pruneaux, de pois, de bière : le tout est saisi, et il procède lui-même à une juste répartition.

Prévoyant une collision imminente avec ces gens sans aveu, s'il ne nous séparaît, il forma des détachements composés des corps auxquels appartenaient les hommes portés sur la liste.

Il s'en trouva dix-neuf de la 3^e division, à la tête desquels il me mit pour rejoindre les villes hanséatiques, à destination de Hambourg, Brème et Lubeck.

J'étais resté au château, et en déjeunant ensemble il m'avait donné communication de son opération de la veille ; prêt à nous quitter, je pris sur moi de lui recommander Desbœufs. Ensuite il me tendit la main, en y laissant douze pièces de cinq francs, et poussa l'attention jusqu'à me faire conduire en voiture à l'étape, nos hommes étant partis dès le matin.

Les camarades étonnés d'un changement si prompt virent bien que je ne les avais pas oubliés ; je m'adjoignis un ancien caporal pour me seconder au besoin.

A Haag, petite ville de Bavière, on exigea ma signature sur le registre de prestation.

Wurtzbourg, a de remarquable son château avec ses belles écuries, sur lesquelles on a pris

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 8

Par une nuit d'hiver

Les voilà devant la mesure trois fois plus proche que la maison du garde, sur la lisière opposée de la forêt.

— Madeleine ! Madeleine ! vite ! vite ! viens m'aider à réfugier Antoine, à réparer...

Brusquement une main masque les lèvres, étouffe le reste des paroles.

La porte s'ouvre. Madeleine, épouvantée, jette un cri perçant.

— N'avez pas peur, Simon est sain et sauf. Mais, moi, je suis blessé. Simon m'a trouvé,

modèle pour construire celles de Chantilly.

Nuremberg, capitale de la Franconie, l'est par ses peintures à fresque sur la plupart de ses maisons, représentant des sujets tirés de la Bible, tels que le géant Goliath tué d'un coup de fronde par le berger David, le baptême de Jésus-Crist par saint Jean dans le Jourdain, et autres.

A Ratisbonne, on nous logea dans une auberge : je fis un tour en ville pour voir s'il ne restait rien des dégâts du siège : mais je vis que tout était réparé.

En partant, on fut obligé de suivre au pas un parc d'artillerie, ce qui retarda notre arrivée à la station, il fallut continuer jusqu'au premier village, où l'on trouva même embarras.

La nuit survint, étant à traverser une forêt, des sons ravissants de bonne musique allemande retentissent à mes oreilles et fixent l'attention, je porte la vue sur le point d'où ils venaient, et vis à peu de distance une jolie maison illuminée sur laquelle je me dirige, disant : « qui m'aime me suive » En un clin d'œil j'y suis, je monte et vois une société de choix en train de valser. Sans façon, je saisis la main d'une jeune fille sur la porte et me mets sur la ligne des danseurs, le sac au dos, allant en cadence et en amateur : c'était une noce et la mariée disputa son tour. Nous étions à jeun, et il était passé minuit ! ma courtoisie improvisée nous valut une bonne part du repas, car on nous fit servir du lièvre au civet, de la gibelotte de lapin et de tous les mets du festin. On oublia de se coucher, des traîneaux furent à notre disposition pour nous conduire à Scharding, petite ville à quelques lieues de là.

Ce qui saute à la vue dès qu'on en approche est la tour carrée du clocher, partagée par un coup de boulet dès l'entrée en campagne.

L'ennemi y était en embuscade et foudroyait les rangs par ses volées. Dès que l'on s'aperçut du point de direction, on fit venir un artilleur qui, du premier coup démantela le cou-

il m'apporte dans ses bras, il a voulu me secourir...

— Oh ! crie-t-elle éperdue, Antoine, nous vous sauverons !...

Et, se tournant vers son mari :

— Tu as fait cela, toi, Simon ! Toi, toi, tu as fait cela ! Oh ! mon Simon, que je t'aime, que je t'aime pour cette bonne action !

Et lui, suffoqué, hoquetant ;

— Oui, aime-moi, Madeleine, aime-moi, ma pauvre femme, aime-moi beaucoup, beaucoup, comme tu ne m'as jamais aimé encore. J'en ai si grand besoin !

.....

La mesure est abandonnée. Madeleine l'a quittée la dernière en lui jetant un long regard :

vert, et du second dégringola l'escouade entière ; il eut la croix d'honneur pour ce fait d'armes.

Passau, où nous nous rendimes est une ancienne ville de la basse Bavière, au confluent de L'Inn et de L'Iltz dans le Danube qui, avec les montagnes lui font une enceinte naturelle ; des palissades fraîchement construites séparent la ville en deux parties, la haute et la basse, nous étions dans celle-ci — Davoust, maréchal duc d'Auerstaedt, nouveau prince d'Eckmül, l'occupait, elle avait pour garnison les tirailleurs du Pô.

De là nous arrivâmes à Hamelbourg, endroit plaisant avec un air salubre et des prairies riantes ; on touchait au printemps.

On avait droit au transport qui se faisait en char à échelles attelé de quatre chevaux vigoureux. Nous passions le temps à jouer aux cartes ; celui qui avait le moins de points, des as, des rois, par ex. gagnait. Il payait d'une drôle de monnaie ; chacun nouait son mouchoir de poche en corde serrée et le perdant recevait des coups bien assénés sur la paume de la main *ad libitum* ; s'il dépassait le nombre de points ; on les lui rendait. Ces sortes d'amusements finissent toujours par des querelles dont on se vengeait en sautant par terre. Alors d'un seul mot donné, le conducteur fouettait ses coursiers et il fallait regagner à pied le trajet usqu'à la station.

Fulde dans la Westphalie n'a de remarquable que son château sur une éminence qui domine la ville.

Cassel en était la capitale depuis son érection en royaume qui date de 1807. La ville se présente sur la droite ; le palais en amphithéâtre avait Jérôme-Napoléon comme roi-proprétaire. On était extasié à la vue de jeunes et beaux officiers formant la garde, se promenant sur les gradins en tenue splendide, drap superfin fond blanc, cols, parements et revers nuancés de diverses couleurs.

adieu aux douleurs, aux hontes aux effrois dont elle a été abreuvée !

Pourtant, c'est ce logis de malheur qui a entendu l'Esculape du village dire : « Il vivra. Mais ce sera long. » Et qui a vu la femme du garde, pauvre créature affolée, faire taire son angoisse à force de charité, quitter le lit près duquel elle s'épousait à genoux, s'enfoncer, rapide, dans le bois, chercher le sac aux balles et, seule, de ses mains énervées, traîner la bête morte dans le fourré, la couvrir de branches sèches... Aux corbeaux de faire le reste.

Merci, Laurence. Dieu me guérira pour te récompenser.

Et Antoine, enfin rassuré, avait pu reposer un peu.

(La suite prochainement).

De Neustadt sur les confins du royaume, nous entrons dans la ville de Hanovre, sombre et enfumée.

Celle, grand village du pays était occupé par les débris des deux corps de carabiniers à cheval.

Harbourg sur les bords de l'Elbe est une station de forçats, que l'on emploie uniquement à charger et décharger les navires de la mer Baltique.

On nous plaça à fond de cale sur un bâtiment qui partait pour Hambourg à deux lieues de là ; nous avions en perspective devant nous les flèches de cette grande ville dans le lointain, et à perte de vue.

Au débarcadère, on nous conduisit sur la place d'armes où on me délivra un billet de logement pour une auberge, la ville étant privée de casernes. La première brigade de la division composée des 7^e et 16^e régiments de ligne s'y trouvaient séparés l'un de l'autre par une cloison ; ces derniers, la plupart du département du Mont-Tonnerre, conservaient une rancune insupportable à ceux du 37^e depuis le séjour au camp de Jacpitz, où des duels fréquents avaient décimé leurs maîtres d'armes, chose parfaitement ignorée, dont j'étais innocent. J'eus recours, pour me tirer d'un guet à pens, au soldat que j'avais connu à Vienne et qui les appaisa. Je lui sus gré de ce souvenir ; c'était un Agenois d'Agen (Lot et Garonne).

Nous y eûmes séjour, ce qui me fournit sujet d'apprendre à bien connaître la ville. J'eus soin de prévenir mon frère de mon arrivée.

Je partis seul avec une carriole et arrivai le soir à Schœnberg. Ce village a ses maisons construites en bois avec escalier et galerie, en cela elles ressemblent assez à celles de Suisse.

Vers midi approchant de Lubeck, peu à peu j'aperçus de loin mon frère venant avec empressement à ma rencontre. Nous entrâmes ensemble. Quelles douces étreintes après une si longue absence !

Passé la porte, la Kœnig-Strasse (rue royale) se présente à vous, on y remarquait devant les maisons des troncs de tilleuls rappelant le carnage des dragons sous le grand duc de Berg à la poursuite du corps prussien de Blücher (6 novembre 1806).

Mon billet de logement portait chez des cultivateurs au faubourg, qui vraisemblablement se ressouvenaient de ce jour néfaste, car à la froideur qu'ils me montrèrent, je fus trouver le fourrier Bêat Guélat qui, aussitôt vint à la commune échanger mon billet sans difficulté, car on usa de beaucoup d'indulgence envers lui et moi ; le nouveau indiquait la Bretien-Strasse (rue large) chez un bourgeois aisé.

La dame de maison me reçut poliment, prit la peine de me montrer une chambre à l'étage, meublée proprement et où un bon lit m'attendait.

J'avais attrapé de la vermine en route dont je n'étais pas entièrement débarrassé. Il m'en coûtait d'avouer ma position scabreuse, je gardais un profond silence, tandis que j'aurais dû au moins paraître pénétré de tant d'attention. En regardant le lit, quel dommage ne serait-ce pas de salir ces draps par une fausse honte ? Tôt ou tard la cause en sera révélée et tu seras dans ton tort, me disais-je ; ces pensées me roulaient dans la tête, ce qu'elle observa fort bien. En commençant un entretien sur un ton d'abandon naturel, on entama le dialogue suivant.

D. De quel pays êtes-vous ?

R. de Porrentruy.

D. Et moi de Tavnanes, nous sommes donc compatriotes, et continuant : J'ai un frère-colonel à présent, que je n'ai pas revu depuis notre séparation qui date de bien des années. Je serais contente d'avoir de ses nouvelles certaines, pourriez-vous m'en donner ?

R. Pourquoi pas, madame, en me déclinant son nom ?

Sur ce qu'elle me déclara être de la famille des Voirol, je me souvins alors d'avoir eu pour voisin de table chez M. le lieutenant général baron de Verger, ambassadeur du roi de Bavière à la cour de Napoléon à Vienne, un colonel de ce nom, et l'assurai qu'il jouissait d'une bonne santé.

Ensuite de quoi, étant moins gêné, je lui dis que je n'étais pas seul.

« Où est votre camarade ? me dit-elle, le billet ne porte qu'un. »

— Ce sont de ceux qui ne se quittent jamais, j'ai beau changer de... » Elle ne me laissa pas achever la phrase, se prit à rire, et me remercia de ma délicate prévenance ; ensuite elle dit à sa domestique de placer mes effets à la gueule du four.

« On voit bien que vous êtes de bonne maison, dit-elle : en conséquence je vous regarde comme de la famille, vous aurez place à notre table, à la fortune du pot. »

Je me voyais de la sorte content. Nous étions M. et M^{me} Strahl, deux fils, et une pensionnaire qui comprenait le français.

Le lendemain 1^{er} avril, nous allâmes faire une visite à M. le baron Gauthier qui nous reçut de son mieux. A ma rentrée, son valet de chambre m'apportait de sa part les galons de caporal dont il me gratifiait ; je reprenais mon poste au bureau.

Les jeunes Strahl commis chez un négociant en gros, en sortant de diner, m'invitèrent à aller voir leurs magasins situés dans la Kœnig-Strasse. On descendait des marches en pierre d'un pavillon ; entré dans une cave spacieuse, où étaient rangées des futailles remplies de vins et spiritueux, de crus de Bordeaux et du midi de la France, qui forment le lest de bâtiments de cargaisons qui explorent les mers du nord, et leur ôte l'acidité et les rendent potables, tout en conservant leur qualité supérieure à ceux du globe en réputation.

Ils me proposèrent d'en déguster de plusieurs sortes, ce qui opéra son effet capiteux. Après les avoir quittés, j'aurais dû aller respirer l'air pour dissiper les fumées du vin, je me rendis à mon travail, mais je voyais trouble. J'eus la pensée des rébus que j'exécutai à l'aide des notions du dessin que je possédais, et réussis assez pour donner l'idée d'une allusion aux visites assidues de Garouette (dit l'aimable) à la demoiselle dont il est parlé ci-dessus ; il pouvait ne pas se tromper, mais je refusai de lui donner raison, sans songer qu'il prendrait au sérieux un trait de plaisanterie.

Un cartel fut mis en jeu, j'acceptai de bon cœur : on désigne le lieu et fixe l'heure. Sur les cinq heures du soir, nous y étions avec nos témoins.

Je n'avais encore pris que peu de leçons d'escrime, poser, s'aligner, le salut et s'effacer. Après avoir dégainé, au moment d'engager, un grenadier du 3^e bataillon, cousin de mon adversaire tire son sabre qu'il place vivement au beau milieu des deux lames croisées, et par ce moyen fait cesser le duel ; mon sang froid ne se démentit pas. On s'explique, et on finit par se rendre à la brasserie. Depuis, nous étions bons amis.

(A suivre.)

Aux champs

Les bons tourteaux alimentaires. — Graminées fourragères.

On obtient les tourteaux en comprimant les résidus des graines servant à la fabrication de

l'huile après le pressurage. Ces résidus sont très riches en azote ainsi qu'en acide phosphorique. Comme ces éléments sont ceux qui entrent en majeure partie dans la composition anatomique de la jeune plante aussi bien que dans la nutrition animale, il en résulte que les tourteaux sont utiles pour l'amendement des terrains et pour l'entretien du bétail.

Tous les tourteaux peuvent être utilisés comme engrais, mais tous ne peuvent pas entrer dans l'alimentation.

Les tourteaux de colza, de chènevis, de navette, de lin ont été longtemps florissants. Ils étaient excellents et les animaux les consommaient avec avidité. Aujourd'hui ils sont moins fréquents, parce que les huiles de lin, de navette, de chènevis sont de moins en moins utilisées. Le pétrole et le gaz, de plus en plus consommés, leur font une terrible concurrence.

Les tourteaux s'obtiennent par la compression à froid des résidus et aussi par la compression à chaud. C'est surtout ce dernier mode qui est utilisé aujourd'hui. Il y a une raison à cela : c'est que le rendement a davantage de valeur pécuniaire. La compression à froid donne une huile vierge supérieure comme qualité. On presse donc d'abord à froid, puis le tourteau obtenu est émiétié. On ajoute un peu d'eau, on chauffe et on fait une nouvelle compression.

Les tourteaux renferment plus ou moins d'huile. De ce plus ou moins d'huile dépend le plus ou moins de vapeur alimentaire de ces tourteaux.

* * *

Au point de vue de l'utilisation de chacun de ces tourteaux, disons que celui de colza indigène devra surtout être donné aux vaches-laitières, ainsi qu'au bétail à l'engrais. La quantité à distribuer varie entre 1 et 2 kilos, quotidiennement, selon la taille des animaux. Mais s'il est bon d'user de ce tourteau dans les conditions spécifiées plus haut, il serait très mauvais d'en abuser. Une plus grande quantité serait susceptible, en effet, de transmettre une mauvaise saveur au lait. On a, de plus, remarqué que l'abus de ce tourteau pouvait également provoquer des boiteries.

Nous ne parlons ici que du colza de pays, du colza indigène. Le colza étranger offre encore plus d'inconvénients. Il renferme, en effet, généralement des graines de plantes plus ou moins toxiques, la graine de moutarde par exemple. On comprend que les tourteaux, au lieu d'être utiles, deviennent dangereux.

Comment distribue-t-on le tourteau de colza ? Il y a différentes façons de le donner aux animaux. Mais dans toutes, on commence par le piler, le mettre en poudre. Alors on peut le présenter ainsi, en poudre, étendu dans l'auge ou en buvées, mélangé à de l'eau tiède et du son ou encore à des plantes racinées.

On n'oubliera pas que les tourteaux en général doivent être conservés dans un endroit sec. Autrement ils sont sujets à moisir et, une fois moisis, ils deviennent dangereux pour les animaux qui les consomment.

Le tourteau de lin plus spécialement employé dans le Nord, qui est d'ailleurs le pays du lin, est considéré comme supérieur au tourteau de colza. De même que pour celui-ci, le tourteau de lin indigène est bien préférable au tourteau de lin étranger. Des expériences faites ont démontré que le tourteau de lin est plus digestif que celui de colza ; de plus il rancit moins vite, mais il a, lui aussi, ses inconvénients : il communique également un mauvais goût au lait et il paraît que ce mauvais goût peut se transmettre à la viande.

On ne le donnera donc qu'à certains animaux,